

Pour la CONFÉRENCE PÉDAGOGIQUE

par

J. Cauchois

*Apprentissage de l'expression écrite
et orale de la langue, de 6 à 15 ans.*



« Faire des hommes, épanouir, non former », disait R. Dottrens dans une causerie devant un groupe de travail du mouvement Freinet en définissant les buts de l'éducation :

— pour la plupart des parents, elle vise tout d'abord à faire acquérir aux enfants des connaissances : c'est l'instruction ;

— elle a un second objectif plus important que le premier : doter les enfants de moyens qui leur permettront de tirer parti des connaissances qui leur auront été enseignées ;

— troisième objectif : apprendre à se perfectionner, à se conduire dans la vie sociale dans un sentiment de dignité et de responsabilité à l'égard de soi-même et des autres.

Il en déduisait, à la lumière des recherches de la psychologie et de la sociologie modernes, qu'« il n'est plus possible de se satisfaire d'un type d'éducation collective qui forme de la même manière tous les enfants d'une classe, tous ceux d'une génération. La nécessité conduit à réaliser une éducation individualisée sur le plan personnel, communautaire sur le plan collectif ».

Les Instructions ministérielles de 1964 pour les classes de transition, dans le même esprit, préconisent cette pédagogie que J. Vuillet analyse profondément à partir du « tâtonnement expérimental » dans une étude sur la « notion de milieu » (PUF).

Les préadolescents appelés à vivre dans les classes de transition, tout imprégnés encore par le milieu et le besoin de sécurité de l'enfant, mais déjà marqués par un désir d'autonomie, ont eu plus que d'autres, pour des raisons très diverses qu'il faudra déceler chez chacun, à souffrir d'une école du silence chère à Alain et d'une pédagogie trop intellectualiste. Les moyens d'information et de distraction modernes : cinéma, télévision, disques, magazines, « comics », par les réactions affectives et les impressions de participation qu'ils provoquent se situent sur un plan totalement différent et attirent sans difficulté l'adhésion.

Il est donc nécessaire qu'une pédagogie de la réussite, fondée sur l'éducation du travail, en liant l'école au

milieu, en motivant les activités, conduise naturellement ces jeunes à éprouver le besoin d'améliorer cet outil délicat mais essentiel à la communication : le langage.

Un jeune conteur, doué d'une forte personnalité, attire pendant les créations un groupe important de camarades ; rien de magique dans ses « histoires » : un événement de la rue, une image, une question, et le « mécanisme » se déclenche, des faits se relient, des souvenirs apparaissent ; le langage n'est pas châtié, mais par la conviction qu'il y met, la réalité touche à la poésie ; les camarades ne sont pas inactifs, entretiennent la flamme, et il est bien difficile de retourner en classe et de reprendre les exercices traditionnels. Un autre, un jeune Portugais qui, à force de travail, s'est hissé en tête, vient trouver le maître et lui propose d'afficher sur un tableau des textes de la classe qui raconteraient ce qui intéresse les garçons. La spontanéité de l'un, la réflexion de l'autre aident à découvrir et à mettre en pratique l'expression libre.

L'entretien du matin est le lien affectif qui relie la classe au monde réel, à un moment où l'enfant quitte le foyer familial avec le souvenir de la soirée, les rêves de la nuit, le spectacle de la rue, et les conversations des « copains » : l'un va évoquer des souvenirs, des images, l'autre éprouvera le besoin de lire avec soin le texte d'un correspondant ou d'une revue, un autre posera une question, certains semblent passifs, rêvent ou dessinent, mais l'esprit s'éveille. Ce moment va être le point de départ de recherches et de travaux chargés d'un intérêt profond qui libère des énergies trop souvent bloquées : le plan de travail journalier s'élabore. A une libération incontestable de personnalités qui se révèlent s'ajoute une

recherche constante de l'expression juste et correcte qui convaincra, un enrichissement constant du vocabulaire : on refuse de laisser parler en argot ; pendant une année, un jeune, presque illettré, bombarde ses camarades de questions qui leur font préciser les mots employés dans la discussion.

Le texte libre suit l'entretien ; bien souvent, il le complète et il représente aussi, à l'origine, bien qu'il soit écrit, une forme de l'expression orale. Il a été composé très vite, d'un seul jet, sous l'influence d'une impression, parfois pendant l'entretien, et il ne présente alors de valeur que s'il est chargé, par son auteur, d'un contenu affectif qui le fait écouter : jamais l'auteur d'un texte n'accepte qu'un camarade le lise (ou le dise) à sa place, même s'il est affecté d'un défaut de prononciation.

Le choix du meilleur texte est l'occasion de préciser les intentions : les questions fusent, les auteurs répondent, s'expliquent, se défendent, et le vote final permet de désigner celui qui a le mieux affirmé les sentiments du moment. La mise au point du texte élu va être la recherche systématique de l'expression juste : le texte original est évidemment écrit au tableau, mais l'expression écrite définitive n'est que l'aboutissement de multiples essais oraux dans la recherche de la perfection ; bien souvent, avant de lire la phrase écrite au tableau, on préfère la réentendre, on hésite entre plusieurs et c'est la tonalité la plus agréable dans le sens le plus valable qui sera acceptée définitivement.

Rien n'empêche même, aussitôt, de rechercher systématiquement des mots contenant des sons qui ont étonné ou sur lesquels on a buté : cela devient même un jeu, une chasse aux mots.

Mais l'exploitation la plus profonde, la plus riche, ce sera la conférence d'enfant suscitée par le texte libre. Ici, la démarche est inverse : à partir de documents écrits (*BT* par exemple), de notes prises pendant une enquête ou une émission de radio ou de télévision, illustrées de diapositives, de dessins et que l'on met en ordre, il faut cultiver des talents de présentateur pour mettre en valeur le sujet, intéresser les camarades, répondre à leurs questions sans se laisser entraîner à des digressions. Certains restent longtemps au niveau de la simple copie et de la lecture, mais lorsque le thème est parfaitement assimilé, l'exposé est naturel : un petit, passionné de photographie, après de multiples essais hésitants, a tenu un quart d'heure sans la moindre note devant ses camarades ébahis et heureux d'une telle réussite.

Réussite aussi, lors de la réunion de coopérative, moment le plus solennel de la vie de la classe, si toutes les nuances du langage apparaissent parce qu'il n'est pas possible de tricher ; il faut savoir féliciter à bon escient, critiquer vivement si c'est nécessaire, mettre à jour les imperfections, proposer des améliorations, défendre un camarade, expliquer un comportement, avouer des torts...

Grâce au magnétophone, les montages sonores, bruitages, découpages, à l'intention des correspondants, dans toutes les occasions propices (messages, entretiens, comptes rendus, exposés, commentaires) contribuent à la fois à l'approche de soi-même (on étudie son propre parler) et à la démystification des techniques et des idoles fabriquées grâce à elles.

Rien n'est plus éloigné du bavardage futile que cette mise en valeur de la

parole : le langage reprend son rôle de contact, de lien chargé d'affectivité entre des individus qui créent une communauté vivante.

Mais il est nécessaire que cette pensée fluctuante, souvent visualisée à l'origine, qui s'enrichit, se précise au contact des autres, soit fixée pour ne pas être fugitive, qu'elle laisse une trace écrite lorsqu'elle paraît avoir atteint la « perfection » à un moment donné.

Le texte libre, lorsqu'ont été épuisées toutes les recherches, est écrit, orthographié, imprimé. Mettre au net, c'est lui donner sa forme définitive, c'est l'aboutissement d'impressions hésitantes, tâtonnantes, devenues une pensée élaborée ; il y a eu enrichissement au niveau personnel de l'enfant et au niveau de la collectivité.

L'imprimerie contribue alors à fixer sur le papier, mais aussi dans le cerveau, une idée précise. L'orthographe est alors justifiée et rendue nécessaire à ce moment. Les exercices de grammaire et d'orthographe, sous forme de bandes autocorrectives, à partir de textes d'enfants, sont compris et admis : ils sont motivés ; la tricherie est rare et l'on revoit autant de fois qu'il est nécessaire les notions non assimilées.

L'enrichissement se poursuit par une plus grande socialisation lorsque les textes imprimés, groupés dans un journal scolaire, sont échangés avec d'autres venus de tous les horizons. Des thèmes semblables apparaissent, mais présentés différemment, des modes de vie inconnus suscitent des comparaisons et des questions. Le temps et les intérêts du moment ne permettent pas toujours l'échange des réflexions qui suivent la lecture toujours passionnante des textes, et c'est dommage. Lorsque l'occasion s'en présente, des textes de grands écrivains, extraits

des *SBT* ou des spécimens de livres de lecture, viennent magnifier le thème : la lecture est alors intelligente, sensible, aisée. Un enfant de 13 ans, retardé physiquement, instable, au caractère très difficile, exclu de plusieurs écoles, mais extrêmement sensible et attaché à sa mère hyper-nerveuse, s'est révélé comme un véritable poète après s'être plongé dans la collection des journaux reçus et au contact de Prévert : il avait découvert son moyen d'expression personnel, un rythme, et il a contribué à créer un climat d'affection, de liberté et de confiance assez rare.

La correspondance graphique, sous forme individuelle (chaque élève a un correspondant personnel dans une classe éloignée) et collective (une lettre élaborée par la classe), lorsqu'elle est justifiée par ce climat de confiance, est l'occasion de nombreux travaux écrits profondément motivés. Car la correspondance, ce n'est pas un vague échange de phrases banales et de photos plus ou moins valables. C'est, par l'élargissement du milieu, le développement de la personnalité. A la demande du correspondant qui devient un ami intime dès qu'on le connaît mieux, on présente la maison, la rue, la famille, les camarades, la cité et puis, petit à petit, on se livre soi-même : les goûts, les sentiments, les espoirs... Les recherches d'histoire, de géographie, les expériences sont suggérées par le courrier reçu ; les enquêtes locales sont faites à la demande des amis lointains ; on prépare à leur intention des comptes rendus que l'on présentera le plus agréablement possible sous forme d'albums, de numéros spéciaux du journal...

Cette recherche constante du « perfectionnement » unit travail individuel et travail collectif, effort personnel et sanction collective : on fait volontiers

une recherche d'histoire, surtout si une fiche guide la recherche, on accepte l'aide de camarades pour la présentation, on sollicite les questions, on est disponible pour élaborer avec la classe une synthèse des différents travaux et on exige l'appréciation de la communauté.

Ce besoin de perfectionnement personnel et d'appréciation collective est à l'origine du succès des brevets qui permettent de mettre au point minutieusement le chef-d'œuvre qui sera jugé en réunion de coopérative. L'emploi pour la désignation des brevets de la terminologie des métiers n'est pas la copie infantile de la vie de l'adulte, mais la concrétisation de l'aspiration de tout enfant : atteindre cette vie d'adulte. Le brevet de reporter permet de juger celui qui tente de voir et d'informer rapidement, d'une façon claire et intéressante sans tromper ses auditeurs. Le brevet d'avocat sera obtenu après une réunion de coopérative particulièrement sérieuse où il aura fallu défendre efficacement un accusé, en employant des arguments valables. Le conférencier devra présenter des informations précises avec des talents d'orateur. L'écrivain aura fait la preuve de sa réflexion en améliorant seul un texte de premier jet. Le lecteur aura exprimé toute la saveur d'une page de bon français. Le copiste avec sa main ou l'imprimeur avec sa machine auront inscrit sur le papier la beauté d'un poème... Tous ces « exercices », si éloignés de tout mécanisme formel, lient les activités de la pensée, du geste, de la parole. En fixant le langage en son expression écrite, ils n'en font pas une chose morte, ils conservent à la pensée toute sa valeur, toute sa chaleur humaine.

J. CAUCHOIS